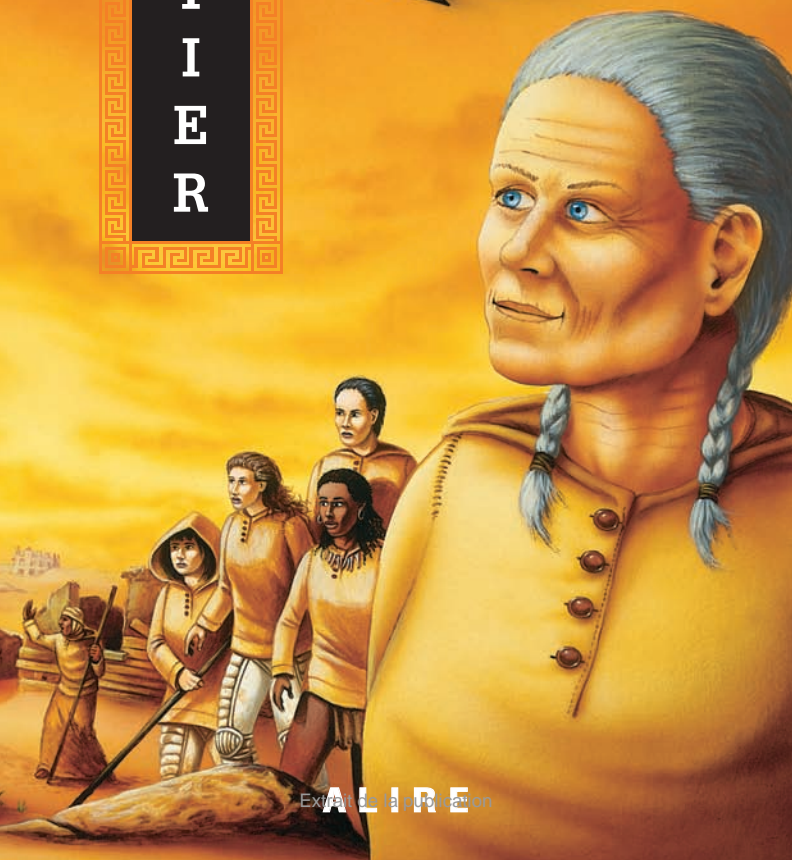


F
R
A
N
C
I
N
E

P
E
L
L
E
T
I
E
R

ISSABEL DE QOHOSATEN

LE SABLE ET L'ACIER -3



Extrait de la publication **ALIRE**

À PROPOS DE LA TRILOGIE *LE SABLE ET L'ACIER...*

1. *NELLE DE VILVÈQ*

« UN EXEMPLE DE ROMAN-FLEUVE
DE SCIENCE-FICTION RÉUSSI
ET QUI NOUS FAIT ATTENDRE LA SUITE
AVEC IMPATIENCE. »

Lettres québécoises

« [...] CE QUI DISTINGUE ICI LE TRAVAIL DE
L'ÉCRIVAIN POUR ADULTE, C'EST LA SÉVÉRITÉ DU
REGARD ET LE REFUS DES EXPLICATIONS FACILES. »

Solaris

« UN ROMAN À L'ÉCRITURE SOBRE ET BELLE,
À L'ACTION LENTE MAIS INTÉRESSANTE [...]
UN LIVRE FORT, QUI NOUS LAISSE AVEC
BEAUCOUP DE QUESTIONS SUR CE MONDE. »

Proxima

« FRANCINE PELLETIER FAIT NAÎTRE EN NOUS
UNE FASCINATION POUR SON UNIVERS. »

imagine...

« ON SE LAISSE FACILEMENT EMPORTER
PAR LES IMAGES QUE FRANCINE PELLETIER
FAIT NAÎTRE AU MOYEN DE DESCRIPTIONS
CLAIRES ET SANS DENTELLE. »

Filles d'aujourd'hui

2. *SAMIVA DE FRÉE*

« DE LA SCIENCE FICTION INTELLIGENTE [...] »

Impact Campus

« FRANCINE PELLETIER ENTRAÎNE ENCORE
LE LECTEUR DANS UN MONDE FANTASTIQUE,
OÙ L'HÉROÏNE DEVRA ÉCLAIRCIR
PLUSIEURS ÉNIGMES POUR DÉCOUVRIR
SA RÉELLE IDENTITÉ. »

Voir Montréal

« FRANCINE PELLETIER NOUS DÉMONTRE
QU'ELLE MAÎTRISE L'ART DE CRÉER
DES PERSONNAGES VIVANTS, PROFONDS, HUMAINS [...]]
SAMIVA EST L'UN DES PERSONNAGES LES PLUS
MÉMORABLES QU'IL M'A ÉTÉ DONNÉ DE LIRE,
AUTANT EN SCIENCE-FICTION
QU'EN LITTÉRATURE GÉNÉRALE. »

Astronef magazine

3. ISSABEL DE QOHOSATEN

« C'EST FOU CE QUE FRANCINE PELLETIER
ÉCRIT BIEN. LE RÉCIT EST SUPERBEMENT MENÉ.
ELLE NOUS PRÉSENTE UN MONDE IMAGINAIRE
RIGOREUSEMENT CONSTRUIT, PEUPLÉ D'HÉROÏNES
QUI NE SONT NI TROP FORTES, NI TROP FAIBLES.
PAS DE SUPERWOMEN NI DE NOUNOUNES,
MAIS DES FEMMES CRÉDIBLES. »

Le Libraire

« ON SE LAISSE FACILEMENT ENTRAÎNER DANS CE
MONDE INTEMPOREL QUE FRANCINE PELLETIER
MET EN PLACE AU MOYEN DE DESCRIPTIONS
CLAIRES, SANS ARTIFICE. »

Impact Campus

« AVEC CETTE TRILOGIE, FRANCINE PELLETIER
MONTRE QU'ELLE EXCELLE DANS LE ROMAN D'ACTION
ET QU'ELLE SAIT CONSTRUIRE ET CONDUIRE
UNE INTRIGUE COMPLEXE. »

L'ASFFQ

LE SABLE ET L'ACIER

3- ISSABEL DE QOHOSATEN

DE LA MÊME AUTEURE

Livres jeunesse (extraits)

Le Rendez-vous du désert. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 59, 1987.

Mort sur le Redan. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 64, 1988.

Le Crime de l'Enchanteresse. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 66, 1989.

Monsieur Bizarre. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 70, 1990.

Le Septième Écran. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 80, 1992.

La Saison de l'exil. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 82, 1992.

La Planète du mensonge. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 89, 1993.

Le Cadavre dans la glissoire. Roman.

Montréal, Paulines, Jeunesse-pop 92, 1994.

Cher ancêtre. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 115, 1996.

Damien mort ou vif. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 119, 1997.

Les Eaux de Jade. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 134, 2000.

Le Crime de Culdéric. Roman.

Montréal, Médiaspaul, Jeunesse-pop 141, 2001.

Livres adulte

Le Temps des migrations. Recueil.

Longueuil, Le Préambule, Chroniques du futur 11, 1987.

Le Sable et l'Acier

1. *Nelle de Vilvèq.* Roman.

Beauport, Alire, Romans 011, 1997.

2. *Samiva de Frée.* Roman.

Beauport, Alire, Romans 016, 1998.

3. *Issabel de Qohosaten.* Roman.

Beauport, Alire, Romans 019, 1998.

Les Jours de l'ombre. Roman.

Lévis, Alire, Romans 075, 2004.

Si l'oiseau meurt. Roman.

Lévis, Alire, Romans 107, 2007.

Un tour en Arkadie. Roman.

Lévis, Alire, Romans 125, 2009.

LE SABLE ET L'ACIER

3- ISSABEL DE QOHOSATEN

FRANCINE PELLETIER



Illustration de couverture : GUY ENGLAND

Photographie : DANIELLE COUTURE

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4^e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 ÉDITIONS ALIRE INC. & FRANCINE PELLETIER

10 9 8 7 6 5 4 3^e MILLE

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Chère Issa... ..	1
------------------	---

ISSABEL DE QOHOSATEN

Première partie: L'APPROCHE

Chapitre 1	7
Chapitre 2	35
Chapitre 3	55
Chapitre 4	75
Chapitre 5	91

<i>Le Puits des morts</i>	113
---------------------------------	-----

Deuxième partie: LA DÉSOLATION

Chapitre 6	117
Chapitre 7	131
Chapitre 8	151
Chapitre 9	177
Chapitre 10	199
Chapitre 11	221
Chapitre 12	237

Troisième partie: LA BARRIÈRE

Chapitre 13	251
Chapitre 14	271
Chapitre 15	291
Chapitre 16	311
Chapitre 17	329
Chapitre 18	349
Épilogues	369

Chère Issa,

J'ai bien reçu ton texte, mais j'avoue qu'il m'a plutôt embêtée. Il est tellement court ! Et bien incomplet... Je te rappelle que notre projet comportait trois volets : dans un premier tome, intitulé *Nelle de Vilvèq*, j'ai raconté ma propre histoire, entre autres comment j'ai quitté ma ville en compagnie d'Ilario, le Voyageur. Puis, dans un second tome intitulé *Samiva de Frée*, notre amie de Sarion narrait les événements qui l'ont ramenée à Frée et l'ont obligée à se tourner vers les Terriens. Le troisième tome devait t'être consacré...

Je n'ose t'accuser de paresse, car je sais combien tu es occupée. C'est pourquoi j'ai décidé de prendre les choses en mains. J'ai contacté le clerc à qui Samie avait confié le début de son récit. Comme il avait gardé plein de notes sur la suite de son histoire, il a pu rédiger rapidement quelque chose. J'ai ensuite pris la relève. Tu l'as sans doute oublié, mais je t'avais envoyé, avec *Nelle de Vilvèq*, le texte de mon témoignage devant le Grand Conseil. Par chance, j'en avais conservé une copie ; cela m'a permis de compléter le récit du clerc.

Je t'envoie donc, avec cette lettre, le troisième volume de notre histoire. S'il n'est pas conforme à ce que tu souhaitais, eh bien, tu n'avais qu'à l'écrire ! De toute manière, je viendrai bientôt discuter avec toi de toute cette affaire. Alors, attends-moi à la prochaine saison des pluies !

Nelle

ISSABEL DE QOHOSATEN

PREMIÈRE PARTIE

L'APPROCHE

CHAPITRE 1

Elle avait été femme, autrefois. En témoignaient les seins flasques, bourses dérisoires qui pendaient sur sa poitrine dénudée.

Elle avait oublié jusqu'à son nom. Elle existait, pourtant, elle respirait. Immobile telle une pierre. Immobile, tenant une pierre. À bout de bras. Prête à frapper. Aux aguets. Car il faut rester aux aguets pour survivre dans la Désolation. Son pagne achevait de tomber en lambeaux sur ses cuisses maigres cuites par le soleil ardent, creusées de sillons par le vent et la poussière. Ses cuisses, ses bras, son visage – semblables aux angles des collines.

Sous le rocher, seul un frémissement signalait la présence du rongeur. Une proie. Un être vivant. Comme elle. Un être de chair et de sang – du sang dont elle s'abreuverait pour que le sien, son sang, coule encore dans ses veines.

Elle tressaillit soudain. Quittant le rocher où se terrait sa proie, son regard se leva vers le ciel. Il n'y avait rien, là-haut, que la grisaille infinie des nuages. Pourtant... Quelque chose était arrivé. Quelque chose... qu'elle n'avait pas senti depuis longtemps.

Troublée, elle reporta son regard vers le rocher. Le rongeur n'allait pas tarder à pointer son museau dans l'air tiédi du soir tombant. Alors, il s'agirait d'être plus vive que lui. Plus vivante que lui.



À Touquertes, dans le mess des officiers du quartier général fad'i, le bourdonnement des voix – que ponctuait parfois un éclat de rire ou de colère – plongeait le lieutenant Samiva de Frée dans un désagréable état d'engourdissement. Depuis son retour de Cahorne, un mois plus tôt, chaque bruit, chaque mot, chaque objet provoquait des réminiscences qui lui donnaient l'impression d'être une vieille femme nostalgique. La forme du bol vide posé devant elle... Un jour, elle devait avoir dix ans, elle avait cassé un bol d'argile en lavant la vaisselle. S'il n'en avait tenu qu'à Polye, seconde épouse de son père, Samiva aurait eu droit à un regard triste en guise de réprimande. Hélas pour l'enfant, son père se trouvait à proximité... Kimcha l'avait envoyée chez la potière durant une lune entière afin qu'elle apprenne à remplacer l'objet cassé.

Le bol devant elle avait contenu une authentique chahoulée comme on n'en mangeait que dans le Cahornais : un ragoût épicé fait de morceaux de poissons et de légumes de saison, spécialité du chef Latreille, le cuisinier du mess. Samiva avait été surprise de le trouver toujours en poste, à son retour, comme si elle avait été absente durant des lustres. Latreille venait de Cahorne et, autrefois, Joffe passait des heures à bavarder avec lui dans la cuisine...

Joffe. Samiva soupçonnait qu'il avait utilisé ces conversations pour parfaire son personnage d'homme du sud. En réalité, qui pouvait savoir où Joffe Koningue avait vu le jour ? Samiva ne savait plus que penser de son meilleur ami. Du reste, elle pensait trop.

La main qu'elle avait levée vers son visage pour se frotter les yeux se porta de façon machinale à sa poitrine pour tâter, sous la vareuse et la chemise, la forme arrondie de son médaillon. Ce n'était que deux ronds de cuir cousus ensemble. Mais, à l'intérieur, se cachait un disque en métal.

Son héritage.

Avant de mourir, Kimcha, son père, lui avait confié l'objet en même temps qu'une mission. Et ses paroles... Samiva aurait voulu ne jamais les entendre, ne jamais être chargée de ce fardeau, un secret qui ne se transmettait que de bouche de prime officiant à oreille de prime officiant – il n'y aurait plus de prime officiant, désormais, à Frée.

Les Fréens vivaient isolés dans leur île depuis près de trois siècles, adorant Anaconde le serpent du ciel et priant pour retrouver Obras, le mythique monde perdu. Or, selon Kimcha, Anaconde était en fait un vaisseau spatial et Obras, la planète que leurs ancêtres avaient quittée dans l'espoir d'un avenir meilleur. Kimcha croyait que les Terriens, qui commerçaient avec Sarion, pouvaient aider les Fréens à retrouver leur monde. Les Terriens ne voyageaient-ils pas à travers les étoiles ?

Samiva était chargée de les contacter. Cela semblait si simple... Comme s'il suffisait de leur demander le renseignement !

En trente ans, les Terriens avaient été cause de nombreux troubles sur Sarion, surtout en Franchelande où ils avaient établi leur astroport. Les visiteurs prétendaient venir dans un but exclusivement commercial et, en effet, ils achetaient abondance de matières premières afin de rebâtir leur monde en ruine. Si les riches familles dominant le pays se réjouissaient de ce commerce, les pauvres détestaient ceux qu'ils surnommaient les horsars. Pour un Terrien, il valait mieux ne pas sortir sans escorte dans les rues de Touquertes.

La situation avait empiré pendant que Samiva se trouvait dans le sud. Son enquête sur la mort de Joffe l'avait amenée à se mêler d'une opération policière contre les riverains – une secte prêchant l'éducation de la population et autres propos subversifs. Depuis « l'affaire de Vertbois », les riverains se cachaient pour échapper aux autorités. Or, la secte désormais clandestine semblait avoir gagné en popularité tout ce qu'elle avait perdu en légalité. Le mécontentement grondait parmi le peuple, un mécontentement d'autant plus inquiétant qu'il restait souterrain. Cela avait eu des répercussions inattendues dans les rangs des forces armées. Les fad'is craignaient un nouveau soulèvement populaire, comme il y en avait eu huit ans plus tôt : des émeutes écrasées dans le sang avec l'aide des Terriens. Sauf qu'aujourd'hui, si les riverains se trouvaient parmi les émeutiers, le résultat serait peut-être différent, car les riverains possédaient des armes terriennes – on s'en était aperçu lors de l'affaire de Vertbois.

Que pourraient les fad'is contre des calors ?

Interrogés à propos du commerce de ces armes, les Terriens avaient joué les innocents. Comment, la secte riveraine était subversive ? Ils l'ignoraient ! *Personne* ne leur avait interdit de vendre des calors, ils avaient agi en honnêtes commerçants, mais, à l'avenir, ils n'en vendraient plus à *personne*.

Ces bonnes paroles n'avaient guère rassuré les fad'is. Par ces propos, les Terriens ne signifiaient-ils pas qu'en cas d'émeute ils resteraient les bras croisés tandis que l'armée au pouvoir se ferait massacrer ?

Ce que l'on craignait, ce n'était plus une révolte, mais la révolution !

Et les fad'is murmuraient dans les rangs... On commençait à blâmer le Conseil électif, avec à sa tête le général Kell. Si les hauts gradés n'avaient pas toujours été aussi avarés de leurs richesses, s'ils avaient accepté

de partager un peu, au lieu de concentrer tout le commerce entre les mains des grandes familles...

Qui aurait cru que la mort de Joffe et la présence riveraine à Frée entraîneraient de telles répercussions ?

Samiva ne put réprimer un soupir. Elle allait devenir folle si elle n'agissait bientôt. Mais la maison des Terriens était sous haute surveillance ; on ne s'y présentait pas sans raison valable. Samiva cherchait un motif à inventer.

Elle fut tirée de ses réflexions par l'éclat blanc d'un tablier devant sa table. C'était Élowine, l'une des servantes, une jolie fille de la campagne aux joues pleines, aux solides doigts courts. Elle prit le bol vide et, de son autre main, déposa à la place une assiette contenant un petit pain.

— Excusez-moi d'avoir mis du temps à vous l'apporter, lieutenant.

Samiva leva des yeux surpris. Elle n'avait pas demandé d'autre pain, elle en avait mangé bien assez avec la chahoulée. Mais Élowine s'était déjà éloignée, vive et gracieuse dans la jupe qui lui battait les chevilles.

Samiva étendit une main pour repousser l'assiette afin que la servante la reprenne au passage, mais elle arrêta son geste. Sous le pain, un carré de papier plié en quatre. Samiva jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. L'un de ses confrères lui jouait-il un tour ? Samiva avait toujours été en butte aux mauvaises plaisanteries de ses collègues. Seule femme officier du régiment, il lui fallait sans cesse se tenir sur ses gardes et ne jamais montrer le moindre instant de faiblesse – ce qui, pour une Fréenne, ne présentait pas une difficulté insurmontable. Mais personne n'avait tenté de se payer sa tête depuis la mort de Joffe...

Alors ?

Samiva attira l'assiette vers elle, arracha un morceau de pain et, avec lui, glissa le papier dans sa paume.

Tandis qu'elle mâchait, elle reposa la main sur ses cuisses pour entrouvrir le billet.

S'il vous plaît, venez au garde-manger.

Le mot était rédigé d'une écriture enfantine mais sans faute. Au garde-manger. La pièce, comme les cuisines, séparait le mess du réfectoire. La main qui avait écrit ce mot était sans doute celle d'un soldat, car les civils savaient rarement lire, et encore moins écrire. Élowine, du moins, en tant que femme et campagnarde, avait peu de chance d'être l'auteure du billet.

Samiva fourra le mot dans sa poche. Si on lui jouait un tour, eh bien, elle rirait avec les autres.

Dans le mess, personne ne fit attention à ses mouvements.

À son retour du sud, certains confrères avaient maladroitement tenté de se lier d'amitié avec elle. Eux qui l'avaient longtemps brimée et tenue à l'écart s'étaient laissé apitoyer par ses récents malheurs. Samiva leur avait clairement fait comprendre que la disparition de Joffe ne la rendait pas moins solitaire. Ils respectaient la distance qu'elle mettait entre eux. Mais cet isolement la plaçait dans une situation délicate, car ses faits et gestes étaient plus facilement remarqués. Comment, dans ces conditions, aborder les Terriens ? Fallait-il donc attendre qu'éclate l'insurrection appréhendée ?

À tout le moins, il fallait de la patience, qui n'était pas la principale vertu de Samiva de Frée.

Elle gagna les cuisines, poussa les portes battantes d'un geste qui se voulait nonchalant et fut assaillie par une odeur de poisson. Les marmitons s'activaient dans un brouhaha d'ordres lancés, d'invectives, de heurts d'ustensiles, de vaisselle entrechoquée. Personne n'arrêta l'intruse. Il restait encore de nombreux soldats à servir dans le réfectoire et la bousculade obligeait chacun à se préoccuper de ses propres affaires.

On pénétrait dans le garde-manger par l'étroit couloir qui menait à la chambre froide. Samiva entra dans la

pièce avec appréhension, demeurant un instant sur le seuil avant de s'avancer. Il ne faisait pas sombre dans le garde-manger, car l'auteur du billet y avait apporté une lampe. Le soldat se tenait au garde-à-vous. Samiva reconnut le première classe Davançay, un brave garçon s'appliquant dans toutes les tâches à accomplir, même les plus ingrates, et doté d'un visage poupin qui, en ce moment, exprimait la plus grande anxiété.

Derrière elle, Samiva perçut un froissement de tissu et se retourna. Élowine se glissait dans la pièce, refermant la porte derrière elle.

Samiva reporta son attention sur le soldat figé au garde-à-vous.

— Repos, Davançay. Vous vouliez me voir?

Le jeune homme relâcha à peine les muscles de sa poitrine. Samiva réprima un sourire. Ce qu'il avait à dire revêtait sans doute une grande importance à ses yeux.

— Oui, lieutenant. Heu... c'est Élowine, ma fiancée, elle a entendu quelque chose ce soir et je l'ai convaincue de vous en parler.

La servante s'avança, intimidée. Lorsqu'elle passait entre les tables, elle affichait plus d'assurance, et c'était l'attitude qui la protégeait le mieux des privautés. Mais, ici, elle avait perdu sa superbe, se tordait les mains de nervosité. Samiva hocha la tête.

— Tu n'as rien à craindre, Élowine. Personne ne saura que tu m'as parlé.

Ce n'était pas tout à fait exact, bien sûr : n'importe qui pouvait remarquer l'absence simultanée de la servante et de l'officier. Mais Samiva ne croyait pas le secret bien nécessaire, à ce moment-là. La conversation surprise par Élowine s'avérerait sûrement anodine, une fois que la petite servante l'aurait dévoilée au grand jour.

— Ce sont des hommes qui parlaient en soupant, tout à l'heure, commença la jeune femme. Ce n'est pas

la première fois que je les entends parler de la Terrienne mais, là, j'ai eu peur qu'ils lui fassent du mal.

Samiva n'avait pu retenir un tressaillement.

— La Terrienne ?

L'hiver dernier, au cours d'une promenade, Samiva s'était portée au secours d'une Terrienne aux prises avec une bande de gamins. L'étrangère avait tenté de quitter la maison sans escorte, provoquant une altercation entre les fad'is chargés de la protéger et les gens du quartier. Samiva n'avait jamais pu oublier le regard mauve de la Terrienne, mais elle se croyait seule à connaître l'existence d'une femme parmi les voyageurs.

Les fiancés échangèrent un regard.

— Oui, répondit Davançay avec embarras. Tout le monde en parle, lieutenant... Il y a une femme dans la maison des Terriens. Même en ville, ça bavarde beaucoup à son sujet. Une couturière l'a vue. Il paraît qu'elle porte des robes qui la couvrent à peine et...

Élowine interrompit son fiancé.

— Les hommes que j'ai entendus tiraient au sort pour savoir qui irait la voir danser, ce soir.

Devant le regard incrédule de Samiva, la servante expliqua :

— Il paraît qu'elle sort tous les soirs pour aller danser au crépuscule dans la maison en ruine, à côté. Vous savez, celle qui a été incendiée durant les émeutes... Il y a un volet qui est tombé, on peut entrer par une fenêtre.

Est-ce que toute la ville était au courant ? Sang de merde, cette Terrienne avait perdu la tête ! Cherchait-elle à se faire agresser de nouveau, par les adultes cette fois ?

Samiva inspira profondément pour recouvrer son calme. D'un signe de tête, elle encouragea Élowine à continuer.

— Les hommes faisaient des blagues, ils disaient ce qu'ils aimeraient lui faire... Alors, j'ai eu peur que l'un d'entre eux se décide à... passer aux actes.

— Personne du régiment n'a osé dénoncer ce jeu, lieutenant, intervint Davançay, parce que ça semblait innocent. Mais, quand Élowine m'a raconté ce qu'elle a entendu tantôt, j'ai pensé que cette histoire avait assez duré.

— Il y a quelqu'un... là-bas, ce soir ? demanda Samiva.

Davançay acquiesça.

— Vous ne croyez pas qu'il va lui faire du mal, lieutenant ? fit Élowine d'une voix tendue.

La servante s'inquiétait pour une étrangère – une femme qu'elle n'avait jamais vue et ne verrait sans doute jamais –, car elle savait mieux que quiconque ce que l'attention des soldats pouvait avoir d'avilissant. Samiva lui adressa un sourire rassurant.

— Ne t'en fais pas, Élowine. Il ne lui arrivera rien, ni ce soir, ni plus tard. Je vais m'en occuper.

Davançay passa un bras protecteur autour des épaules de sa fiancée.

— C'est ce que je lui répète depuis tout à l'heure, lieutenant : « Parle au lieutenant de Frée », que je lui ai dit, « elle saura quoi faire. »

Samiva détourna les yeux, embarrassée.

— Je vous remercie pour votre confiance, Davançay. Je vais essayer d'être à la hauteur.

Le soldat rougit. Samiva lui tapota l'épaule au passage.

De retour au mess, elle soupira. *Je vais m'en occuper*, avait-elle assuré à Élowine. Comment faire ?

Les fiancés ne lui avaient pas demandé explicitement de conserver leur anonymat, mais le secret dont ils avaient entouré cette rencontre disait assez leur crainte d'être pointés comme dénonciateurs du « jeu ».

Samiva pouvait prétendre avoir surpris elle-même la conversation... Ses supérieurs seraient sceptiques mais, ce qui comptait, c'était d'éviter d'impliquer les deux jeunes gens.

Dire qu'elle cherchait depuis un mois le moyen d'entrer en contact avec les Terriens ! Quelle chance inouïe lui était maintenant offerte !

Elle quitta l'immeuble à pas rapides. Dès l'heure du souper, Touquertes devenait presque déserte malgré la douceur de la soirée, en ce tardif printemps du nord qui voit les jours allonger tandis que les nuits demeurent fraîches. Le soleil s'était enfoncé derrière l'horizon, l'obscurité envahissait peu à peu les rues. Et si elle arrivait trop tard ? Elle imagina le corps mince et blanc de la Terrienne se déhanchant dans une danse lascive, sous le regard avide d'un soldat... Aussi, quelle idée de se donner en spectacle ! Pourquoi ne pas y convier toute la ville, tant qu'à y être ?

De loin, elle vit la sentinelle faire les cent pas devant l'entrée du poste fad'i. La maison des Terriens était entourée d'un haut mur qui, en principe, aurait dû ne comporter qu'une ouverture, celle que fermait une grille là où se dressait le poste de garde. Mais il existait deux autres issues à la maison. L'une dans le garage, où les Terriens remisaient leur véhicule ; l'autre constituait l'entrée de service, à l'arrière de la maison. Une solide porte en bois perçait l'enceinte à cet endroit, ouvrant sur la ruelle où stationnaient les chariots des fournisseurs. Lorsqu'un commerçant effectuait une livraison, il devait d'abord s'annoncer au poste fad'i, puis se rendre dans la ruelle, où un soldat assistait au déchargement des marchandises.

Mais les soldats ne montaient pas la garde dans la ruelle en tout temps. À peine y patrouillaient-ils. Après tout, les Terriens n'étaient pas prisonniers, et puis, ils demandaient une escorte, d'habitude.

Si la Terrienne sortait en secret, c'était le chemin qu'elle devait prendre. La maison en ruine évoquée par Élowine tournait le dos à cette ruelle. Les portes et fenêtres de l'édifice avaient été barricadées, mais comme l'avait indiqué Élowine, la femme – et ses spectateurs ensuite – avait trouvé une fenêtre mal protégée.

Samiva ralentit le rythme avant de pénétrer dans la ruelle, s'efforçant d'étouffer le bruit de ses bottes sur les pavés, l'oreille tendue pour guetter un appel au secours si le soldat voyeur avait vraiment décidé de participer au spectacle.

Elle s'imaginait sans peine sauver la Terrienne du viol, la ramener chez elle, la protéger, devenir son amie. Elle s'introduirait peu à peu dans l'entourage des voyageurs jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus lui refuser leur aide...

Connaissez-vous un monde nommé Obras ?

Mais peut-être surprendrait-elle une Terrienne consentante entre les bras du soldat. Après tout, si cette femme sortait tous les soirs pour aller danser au crépuscule dans une maison en ruine, dans un quartier désert... Eh bien, Samiva jouerait un rôle différent, voilà tout. Elle tancerait vertement la femme, dénoncerait ses agissements imprudents auprès des autres Terriens. Nul effort d'imagination n'était nécessaire pour décrire la colère de Mundy et de son compagnon peau-flasque... Car, si la Terrienne se comportait en prostituée, elle attirerait sur les siens les foudres des Touquertois.

Samiva explora les fenêtres une à une, jusqu'à trouver celle dont la barricade en bois ne tenait pas bien. Elle colla une oreille contre le panneau, mais ne perçut aucun bruit de lutte ni d'ébats amoureux, aucun appel à l'aide. Lentement, elle fit pivoter le panneau et découvrit une ouverture juste assez large pour

laisser passer un adulte. À l'intérieur, la nuit régnait déjà. Comme la fad'i s'apprêtait à se glisser dans la maison, elle s'immobilisa. Elle avait cru percevoir un son... Mais il ne provenait pas de l'intérieur, plutôt de l'autre côté du mur d'enceinte. Chez les Terriens ? Le bruit se répéta. On eût dit un coup sourd frappé contre une surface de métal.

En avançant dans la ruelle, Samiva constata que l'étroite porte de service était restée entrebâillée. À nouveau, des coups résonnaient dans la nuit. La fad'i se pencha et risqua un regard par l'ouverture.

L'espace entre le mur d'enceinte et la maison des Terriens semblait à peine assez large pour permettre à un gros chariot de passer. Il y poussait une herbe rachitique que personne ne se donnait la peine de couper. Située au sommet d'une volée de marches, la porte de service, en métal, ne montrait ni poignée ni judas. On racontait que les Terriens pouvaient quand même voir à l'extérieur grâce à un « œil magique » placé dans un boîtier surplombant le seuil. Pour commander le déverrouillage de la porte, il fallait glisser un doigt dans un autre petit boîtier, placé celui-là à droite de la porte. L'ordinateur de la maison analysait l'empreinte du doigt et n'ouvrait qu'aux personnes autorisées.

Une forteresse imprenable, voilà ce qu'était la maison des Terriens.

Cette nuit, un soldat se trouvait au sommet des marches et frappait le panneau de métal à coups de pied. C'était lui que Samiva entendait depuis tout à l'heure. De dos, la fad'i ne pouvait le reconnaître, mais elle devinait qu'il s'agissait de celui ayant gagné, par tirage au sort, le droit de venir voir danser la Terrienne. Que s'était-il passé dans la maison en ruine, le soldat avait-il tenté de toucher la femme ? Peut-être avait-il simplement révélé sa présence. Dans tous les

cas, la Terrienne s'était enfuie, sinon l'autre n'aurait pas été là à cogner sur une porte close.

Elle s'apprêtait à interpeller le soldat quand, soudain, une lumière éclatante jaillit au-dessus de la porte. On aurait dit un morceau de soleil qui effaçait la nuit, tout à coup, dans un large faisceau. Aveuglée, Samiva leva une main pour protéger ses yeux. Surpris également par cette brusque clarté, le soldat avait reculé au bas des marches.

D'où il se trouvait maintenant, il ne pouvait frapper le panneau, pourtant un bruit retentit, pareil à un coup contre le métal. Cela provenait de la porte même. Samiva perçut une sorte de chuintement. Le panneau venait de s'ouvrir.

Une voix masculine s'éleva dans le silence, une voix calme et cependant impérative.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Samiva abaissa la main. Elle recouvrait peu à peu la vue, distinguant les deux hommes postés chacun à une extrémité de l'escalier. La fad'i se rendit compte que la brillante lumière provenait d'une espèce de lanterne très puissante placée dans le boîtier de l'œil magique et dirigée vers les marches. Le soldat, pris dans la clarté comme un animal dans un piège, montrait un profil de rat et une tignasse pâle. Torensen. Samiva l'avait eu sous ses ordres, déjà, et avait détesté son arrogance.

Il fit entendre une voix colérique.

— T'en as mis du temps à répondre, salopard ! Y a une pute qui vient d'entrer dans cette maison. Je l'sais, je l'ai suivie.

Planté en haut de l'escalier se tenait Mundy, le Terrien que tous les fad'is détestaient. Les premiers temps de son séjour sur Sarion, disait-on, les fad'is avaient voulu lui imposer une escorte, mais Mundy

prétendait se défendre seul. Comme les fad'is ne disposaient d'aucun véhicule aussi rapide que le sien, Mundy n'avait aucune peine à les semer. Les fad'is s'étaient lassés de cette course où ils partaient perdants. Depuis, Mundy ne manquait pas une occasion de les narguer.

Mais c'était le seul Terrien à avoir des amis en ville.

De son poste privilégié, il avait sûrement vu Samiva – la fad'i ne pouvait distinguer l'expression de son visage, car le Terrien se tenait à contre-jour –, mais Torensen ignorait encore la présence d'un officier dans son dos. Mundy prit un ton doux :

— Je crois que vous feriez mieux de vous calmer, soldat.

Torensen ignore l'injonction et posa une main sur la rampe.

— Et moi, je te dis qu'une pute est entrée dans cette maison ! Tu n'avais pas le droit de la laisser entrer, pas ici, pas en dehors du quartier rose !

Il avait lancé l'accusation d'un ton véhément. Qu'est-ce que la Terrienne avait bien pu faire pour déclencher cette vindicte furieuse ? L'accuser d'être une prostituée... Ce n'était pas sérieux ! Torensen maintiendrait-il pareille déclaration lorsqu'il se retrouverait en face d'un supérieur ?

Mundy, lui, ne se départissait pas de son calme.

— Je ne conteste pas le fait qu'une femme soit entrée, soldat, mais je vous dis que c'est l'une d'entre nous. Elle a le droit de sortir et de rentrer chez elle, il me semble.

Il était temps d'intervenir. Samiva fit un pas en avant.

— Que se passe-t-il ici ?

Torensen sursauta avec violence avant de se tourner vers l'intruse. Samiva le dévisagea sans indulgence.

— Eh bien, Torensen ?

Le soldat se rappela soudain qu'il se trouvait face à un officier. Il claqua des talons mais détourna les yeux, ce qui accentua son air chafouin.

— J'étais derrière, lieutenant, et j'ai vu une femme passer par la porte dans le mur, et puis elle est entrée dans la maison. J'ai voulu la suivre, mais elle s'est enfermée avant que je la rejoigne. Ensuite, *lui*, il a refusé de m'ouvrir.

Alors, il avait résolu de s'enfoncer dans le mensonge ? Samiva le toisa des pieds à la tête.

— Vraiment, Torensen ? Je croyais que toute la ville parlait de la Terrienne. Vous n'étiez donc pas au courant de son existence ?

En haut de l'escalier, Mundy ne disait rien. Il attendait.

— Ce n'est pas une Terrienne, lieutenant, protesta Torensen, c'est une prostituée.

— Vous êtes un connaisseur, Torensen, à ce que je vois : vous reconnaissez ces femmes d'un seul coup d'œil, et à la nuit tombante. Félicitations.

Les traits du soldat arborèrent une expression d'obstination farouche. Samiva regretta aussitôt l'ironie de ses paroles. Elle avait oublié qu'elle avait affaire à l'un de ces arrogants hommes du nord. La Terrienne l'avait manifestement blessé dans son orgueil et Samiva, maintenant, l'humiliait devant Mundy, un simple serviteur. Elle avait eu tort, elle s'en rendait compte. Trop tard.

— Elle était à demi nue, lieutenant, cracha le soldat offensé.

Samiva leva les yeux vers la porte.

— Est-ce vrai, Mundy ?

— Notre compagne ne connaît pas les habitudes vestimentaires de votre pays, officier. Et j'ai cru comprendre que cet homme l'avait agressée.

— menteur ! protesta Torensen. C'est une prostituée ! Il faut fouiller la maison avant qu'elle s'enfuie !

Attaquer avant d'être attaqué : habile tactique d'autodéfense de la part du soldat. Car Torensen risquait un blâme de la part de ses supérieurs si la Terrienne se plaignait de lui. Après tout, les fad'is étaient censés protéger les Terriens et non s'en prendre à eux.

— Vous êtes passé officier, Torensen ? siffla Samiva. Peut-être souhaitez-vous me donner des ordres ?

Elle espérait qu'il reviendrait sur sa déclaration par crainte des conséquences de ses actes. C'était faire peu de cas du mépris montré par les Torensen de ce monde envers une femme, fût-elle officier. L'homme hésitait pourtant. Samiva le foudroya du regard. Torensen se détourna, bredouillant.

— Mais, lieutenant, elle va s'enfuir, et on ne pourra rien prouver...

Samiva ne put réprimer un soupir. Il ne désarmerait pas. Que d'ennuis en perspective ! Comme prise de contact avec les Terriens, en tout cas, c'était raté.

Samiva s'adressa à la silhouette du Terrien découpée par la lumière.

— Rentrez, Mundy. Je passerai vous voir tout à l'heure.

Le Terrien acquiesça d'un signe de tête. Aussitôt, le panneau de métal se ferma avec un claquement sec.

— Torensen, puisque vous tenez tant à capturer cette « prostituée », vous allez rester ici. Si vous soufflez un mot de cette affaire à quiconque, il vous en cuira. C'est compris ?

Bien que déjà au garde-à-vous, Torensen raidit sa posture.

— Oui, lieutenant.

— J'enverrai quelqu'un vous relever quand j'aurai parlé au major Thie. Je vais demander aux soldats du poste de garde qu'ils surveillent, de leur côté, pour

s'assurer que personne ne quitte cette maison. En attendant, ne bougez pas d'ici. C'est clair ?

— Oui, lieutenant.

Elle lui tourna le dos. Elle lui laissait une dernière chance de revenir sur son accusation. Il n'en profiterait sans doute même pas. Mais que faire d'autre ? Si elle renvoyait le soldat à ses quartiers sans tenir compte de ses déclarations, il pouvait, par désir de vengeance, répandre son histoire et exciter la colère des citadins. En remettant l'affaire entre les mains d'un supérieur, Samiva donnait en partie satisfaction à l'orgueil du soldat. Thie était d'origine norderlandaise, comme Torensen. Le major saurait faire entendre raison à cet imbécile.



Samiva s'était attendue à ce que Guermann Thie réagisse avec bon sens, qu'il fasse relever Torensen pour le tancer et lui interdire de répandre des rumeurs à propos des Terriens. Au lieu de quoi Guermann avait répliqué : « Et si notre homme avait raison, si ce n'était pas une Terrienne ? »

Samiva avait protesté. Elle avait vu cette femme, l'hiver dernier, une fille au visage pâle, avec d'étranges yeux mauves et une longue chevelure châtain. Guermann lui avait reproché de n'avoir jamais parlé de cette rencontre. De toute façon, ce soir, Samiva n'avait pas *vu* la fille. S'il s'agissait d'une autre ?

Samiva n'en avait pas cru ses oreilles. Durant un moment, elle avait même craint que Guermann n'alerte tout l'état-major. Il avait convoqué Jen Messier, son second, pour une interminable discussion quant à la suite qu'il convenait de donner à cet incident.

Pour sa part, Samiva savait exactement ce qu'il fallait faire : réprimander Torensen et s'excuser auprès

des Terriens. Mais Guermann semblait ravi par cette occasion de pénétrer dans la maison horsaire. Cherchait-il à provoquer les Terriens, à leur montrer qu'ils n'étaient pas les maîtres du pays, même si les riches familles proches du pouvoir s'aplatissaient devant eux ?

Ni Messier ni Thie ne l'avaient écoutée, bien sûr. Pour eux, on ne devait pas écarter la possibilité que Torensen ait vu juste. Ce qu'il fallait, c'était une enquête discrète, effectuée par le lieutenant de Frée et par Thie lui-même. Ainsi, personne ne pourrait accuser le major d'avoir été négligent.

Samiva avait alors compris l'attitude inhabituelle de Guermann. Depuis « l'affaire de Vertbois », trop de jeunes officiers exprimaient leur mécontentement. Ça grenouillait pas mal dans les rangs supérieurs. Guermann craignait qu'on ne lui ait tendu un piège à travers Torensen. Il devait réagir avec prudence et ne pas prêter le flanc aux critiques.

Elle avait donc approuvé, lasse de s'obstiner. Ils avaient même décidé de faire appel à un médecin, le vieux docteur Algrin. D'origine amalanie, le vieil homme avait soigné plus de maladies des basses-parties que n'importe quel autre médecin à Touquertes. Il connaissait de vue toutes les putes du quartier rose. D'un seul coup d'œil, il saurait dire si la fille était l'une de ses patientes. Dans un tel cas, Guermann la ferait arrêter pour s'être prostituée hors du quartier autorisé. Les Terriens ne pourraient protester. Et si la fille était inconnue du docteur Algrin... Eh bien, on aviserait.

Les Terriens n'étaient pas nombreux dans leur maison bien gardée. Il n'en était pas arrivé d'autres depuis l'hiver dernier. Il s'y trouvait donc le peauflasque, Mundy et la fille. Guermann était résolu à les rencontrer tous trois. Samiva l'accompagnerait-elle de bon gré ?

Elle avait acquiescé, bien entendu.

Et maintenant, elle se trouvait au fond d'un fiacre qui tanguait dans les rues obscures, jetant au passage la clarté jaune de ses lanternes sur les façades endormies. Guermann se tenait près d'elle – elle pouvait, en tournant la tête, distinguer son profil d'oiseau de proie. Il se taisait, assis dans une rigide posture de Norderlandais, trop fier pour même se détendre contre le dossier du siège. En face de lui, le docteur Algrin baissait les yeux avec humilité. Il ignorait pourquoi les fad'is l'avaient emmené. Mais, en digne descendant d'une vieille famille du sud et, donc, habitué aux tracasseries des autorités, il s'était laissé tirer du lit et avait accepté de suivre les officiers sans rechigner.

Le fiacre atteignit le mur d'enceinte. En reconnaissant le major Thie, l'officier de garde montra une telle surprise que Samiva fut soulagée : l'histoire ne s'était pas répandue, Torensen avait tenu sa langue. Bien sûr, la venue de Guermann chez les Terriens, à une heure pareille, déclencherait quelque rumeur. Peut-être la présence du docteur Algrin ferait-elle supposer qu'un des Terriens était malade. Tant pis.

Restait la réaction des Terriens devant cette visite nocturne...

Samiva s'attendait à quelque scène dramatique ayant le seuil de l'entrée principale pour décor. Le peau-flasque, voilette relevée sur son visage blafard, déclarerait avec emphase qu'on avait insulté l'un des siens...

Au lieu de quoi, Mundy ouvrit la porte en disant :
— Vous êtes attendus.

Les officiers entrèrent, accompagnés du médecin. Passé le vestibule, ils prirent un couloir nu, sans meubles ni aucun ornement. Mundy ouvrit, à droite, une porte donnant sur un petit salon où régnait la pénombre. Moins dépouillée, cette pièce possédait trois fauteuils

placés en arc de cercle autour d'un âtre à présent froid. Une armoire de facture norderlandaise – pieds griffons, portes ouvragées –, un paravent amalani replié dans un coin, une petite table avec des bibelots... Posée sur un guéridon, une lampe éclairait faiblement la pièce – une lampe qui fonctionnait sans gaz, sans huile.

Le fauteuil placé près du guéridon était occupé.

Guermann s'avança dans la pièce d'un pas volontaire. Samiva et le vieux docteur Algrin le suivirent après une hésitation. Derrière eux, Mundy referma la porte du couloir.

Le peau-flasque appuyait ses bras avec nonchalance aux accoudoirs du fauteuil. Dans la chiche lumière de la lampe, seul le bas de son corps était visible. Du reste, ses vêtements ne laissaient rien voir de sa peau blafarde. Quant à son visage, on n'en distinguait que la forme dans l'ombre, tache blanche et ronde. La Terrienne se tenait derrière lui, une main posée sur son épaule.

Lorsque Samiva avait rencontré le Terrien, la première fois, elle commandait une patrouille. Un cri d'alarme les avait attirés, elle et ses hommes, dans une ruelle obscure où ils avaient trouvé le peau-flasque aux prises avec deux assaillants. Le Terrien n'était pourtant pas seul pour se défendre ; un autre fad'i se tenait dans la ruelle. Joffe Koningue. Joffe et Samiva avaient d'ailleurs été blessés cette nuit-là en tentant de désarmer les assaillants. Ils avaient été envoyés en convalescence à Aurès, où Joffe avait été assassiné. Le bruit courait que Joffe avait été chargé par Guermann Thie d'infiltrer la secte riveraine, et que c'était pour cette raison qu'il avait été assassiné. Mais Samiva avait mené sa propre enquête et découvert bien autre chose...

Un jour, elle se tiendrait dans cette même pièce, mais cette fois elle serait seule en face du Terrien et elle lui demanderait si Joffe était des siens.

Elle fut doucement ramenée à la réalité par la voix émergeant du visage blanc, une voix basse un peu caressante.

— Excusez-moi de vous recevoir dans cette quasi-obscurité... Mes yeux supportent mal la lumière. Mais asseyez-vous, je vous en prie, Mundy va apporter un autre siège.

À ces mots, un battant s'ouvrit dans le mur et Mundy apparut, en effet, porteur d'une chaise qu'il déposa avec bruit près d'Algrin avant de se retirer dans un silence réprobateur. Le vieux médecin s'écarta, comme si la chaise était un molosse menaçant de lui mordre la jambe. Mundy, qui fréquentait le quartier rose, connaissait bien le docteur Algrin. Que concluait-il de la présence du médecin cette nuit ?

Guermann salua le Terrien d'un signe de tête.

— Je suis le major Thie, et voici le lieutenant de Frée. Le docteur Algrin nous a accompagnés, au cas où votre compagne aurait été blessée dans sa mésaventure.

Samiva réprima un sourire narquois. Elle ignorait que Guermann pouvait mentir avec autant d'aplomb. Cependant, il agissait avec diplomatie, et elle ne pouvait que s'en réjouir. Sur l'invitation du Terrien, elle s'avança jusqu'à l'un des fauteuils et s'y installa, imitée par Guermann. Le docteur tira la chaise à l'écart et s'assit avec raideur.

— Je crois, commença le major, que vous devinez ce qui nous amène cette nuit...

Ce disant, les yeux de Guermann fouillaient l'ombre afin de capter le regard de la Terrienne.

— Nelle, fit le peau-flasque, montre-toi à nos invités.

La fille s'avança dans le halo de la lampe, arrachant une exclamation admirative au vieux docteur Algrin. Guermann lui-même demeura muet, contemplant

l'apparition qui se dressait devant lui. La Terrienne avait revêtu une robe moulante dont les manches étroites ne laissaient voir que ses mains fines. Le corsage ajusté soulignait une poitrine de jeune fille. La longue chevelure châtain clair encadrait un visage aux traits délicats. Et le regard, bien sûr, ce regard mauve que Samiva n'avait pas oublié...

Le regard de la Terrienne fixait la fad'i avec curiosité.

— Je vous ai déjà vue, dit-elle.

Samiva acquiesça.

La voix du Terrien s'éleva depuis son refuge d'ombre.

— Mundy m'a raconté l'incident survenu à la porte de derrière. Je suis désolé de vous contredire, mais Nelle a une version un peu différente de celle de votre soldat...

La Terrienne eut un sourire empli de dédain.

— Il s'était caché derrière un volet arraché à une fenêtre. Il s'en servait comme d'un paravent pour me regarder sans que je le voie... Mais il a dû faire un faux mouvement, parce que le volet est tombé tout à coup. Il se masturbait.

Elle pouffa, levant une main fine pour dissimuler son rire.

— Ce qu'il était drôle, avec son pantalon descendu sur les chevilles !

Samiva tourna la tête, en un mouvement bref et discret, pour juger de l'effet de ces paroles sur Guermann. Le major Thie demeurait impassible, mais Samiva voyait tressaillir un muscle de sa mâchoire. Il n'était pas difficile d'imaginer les raisons qui avaient poussé un Torensen furieux à accuser la Terrienne de prostitution. Elle s'était moquée de lui dans un moment pour le moins embarrassant, portant atteinte à sa virilité. Torensen n'accepterait de revenir sur ses accusations

qu'au prix de pressions menaçantes de la part du major Thie.

Pauvre Torensen ! Ce qu'il avait dû être drôle, en effet, à sautiller sur place pour rajuster sa tenue avant de se lancer à la poursuite de la Terrienne...

Samiva savait que son regard souriait, elle en voyait le reflet dans les yeux de la Terrienne qui la dévisageait avec attention.

Guermann se racla la gorge.

— Votre compagne a... provoqué cet événement par sa propre attitude. On m'a dit qu'elle allait *danser* tous les soirs, au crépuscule, dans cette maison en ruine.

La Terrienne haussa les épaules. Le ton du peauflasque était empreint d'indulgence.

— Nelle a été imprudente. Je suis désolé que son escapade ait causé un tel remue-ménage. Je lui ai défendu de sortir seule à l'avenir.

La Terrienne fit la moue, mais elle demeura silencieuse. Samiva évitait de tourner la tête à nouveau. Elle savait combien Guermann devait être furieux. Torensen s'était ridiculisé, mais ce n'était pas à lui que le major Thie adresserait les plus grands reproches. Samiva risqua un regard du côté du vieux médecin amalani. Il contemplait la Terrienne, fasciné par sa beauté, sans se rendre compte que ses oreilles en avaient entendu plus qu'il n'était permis.

Guermann faisait silence depuis un long moment. Samiva percevait son souffle réprimé. Enfin, l'officier émit un bref soupir.

— Ce serait dommage que votre compagne doive rester enfermée à cause de... la bêtise d'un soldat.

Pas l'ombre d'une excuse pour le comportement de Torensen. Du moins, il ne semblait plus soupçonner la Terrienne de se livrer à la prostitution – ce qui n'était pas une mince victoire pour qui connaissait Guermann Thie.

Le major se leva soudain, provoquant un vif mouvement de recul de la part de la Terrienne. Elle était dotée d'une souplesse gracieuse, Samiva s'en rendait compte. La danse devait être son élément. Sans doute ne pouvait-elle demeurer inactive, et Mundy ne pouvait passer son temps à la surveiller. Samiva ne savait qui plaindre, de la fille ou du serviteur.

— Je vais charger mon second de se pencher sur ce problème, annonça Guermann avec raideur.

Le regard de la Terrienne se porta vers Samiva, tandis que le peau-flasque répondait :

— Il nous fera plaisir de revoir le lieutenant de Frée.

Samiva ne put réprimer l'élan de joie qui fit briller son regard. Revoir les Terriens ! Ce serait... parfait ! Trop parfait pour être vrai.

— Mon second est le lieutenant Jen Messier, corrigea Guermann d'un ton sec. Je vous l'enverrai demain. Nous allons trouver un moyen pour permettre à votre amie de sortir en toute quiétude.

Avec ces derniers mots, Guermann avait tenté d'adoucir le ton, en vain. Les paupières de la Terrienne cillèrent. Le peau-flasque s'inclina dans l'ombre.

Dehors, Guermann se planta devant le docteur Algrin qui paraissait encore tout étourdi par la visite qu'il venait d'effectuer.

— Une question, docteur.

Le vieil homme parut tiré de sa torpeur. Il jeta autour de lui un regard inquiet. Les soldats du poste de garde n'osaient se montrer, même si sans doute ils brûlaient de curiosité. Les visiteurs nocturnes se trouvaient au centre de la cour, dans l'enceinte, isolés par la distance qui les séparait du poste de garde. Là-bas, près de la grille, le cheval piaffait d'impatience, mais le cocher était resté juché sur son siège. Personne ne pouvait les entendre. Le vieux médecin frissonna. Le major prit un ton pressant.

— Cette fille que nous avons vue... la connaissez-vous ?

Algrin en bredouilla de stupéfaction.

— Mmmmais... c'est une Terrienne. Je ne savais même pas qu'il y avait des femmes parmi... eux.

Guermann, qui faisait une bonne tête de plus que le médecin, se pencha vers le vieil homme.

— Vous ne l'avez jamais soignée ?

Algrin écarquilla des yeux ébahis.

— Répondez, insista le major.

Le vieil homme secoua négativement la tête.

— Je ne l'avais jamais vue avant ce soir.

Guermann se redressa, écrasant le vieil homme d'un regard glacial.

— Alors, vous ne l'avez jamais vue *du tout*, docteur.

— Mais... mais... tenta le vieil homme.

— Rentrez chez vous, reprit Guermann d'un ton qui contenait une sourde menace. Vous n'aurez pas d'ennuis, puisque vous n'avez *jamais* rencontré cette fille.

Algrin s'empressa d'approuver avec force hochements de tête.



Cela n'était pas arrivé depuis la mort de Joffe. Cette nuit-là, Samiva reçut un visiteur dans sa chambre. Non pas un amant, ni même un ami, quoique le major Thie se considérât encore parfois comme l'un et l'autre.

— Tu as fait bonne impression sur la fille, Sam... commença Guermann (et Samiva se tint sur ses gardes : c'était ce qu'elle avait souhaité, établir le contact, mais elle ne voulait pas que le major Thie le sache).

Elle haussa les épaules.

— Ce soir, elle a été agressée par un homme qui portait notre uniforme. En pleine nuit, elle a reçu la visite d'un impressionnant major fad'i... C'est normal

qu'elle ait été rassurée par la présence d'une autre femme.

Elle m'a reconnue et je ne suis pas un homme, pas un de ces salauds qui n'en veulent qu'à son corps. Elle aurait voulu cracher quelque insulte au visage de Guermann. Curieux, elle n'avait pas l'habitude de se soucier des problèmes des autres femmes. Et elle n'avait pas ressenti pareille colère contre Guermann depuis des années. Peut-être lui en voulait-elle de s'immiscer dans sa chambre comme Joffe le faisait encore deux mois auparavant...

Inconscient de l'hostilité qu'il avait suscitée, Guermann reprit :

— Pour éviter que ce genre d'incident ne se reproduise à l'avenir, nous allons offrir un peu de distraction à cette fille.

Samiva ne put réprimer un tressaillement. Quel genre de distraction, quel sale plan se cachait derrière ces mots ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle l'avait tutoyé sans s'en rendre compte, comme autrefois quand elle était si proche de lui qu'elle voyait le monde à travers ses yeux. Il ne s'en formalisa pas. Cette nuit, il avait rangé le major Thie au placard pour redevenir Guermann.

— Je vais lui fournir une escorte et lui offrir des balades en dehors de la ville, dans des endroits où elle ne se fera pas remarquer.

C'était dit d'un ton tout à fait raisonnable auquel nul n'oserait s'opposer – et Samiva le trouvait d'autant plus inquiétant. Elle savait qu'une réunion avait eu lieu dans le bureau de Guermann, à leur retour de la maison horsaire. Une réunion du conseil restreint, formé de ces jeunes officiers que Samiva avait surnommés la « cour » de Thie. Elle n'y avait pas assisté, bien sûr, car elle ne faisait plus partie des favoris

depuis longtemps. Mais elle aurait bien aimé connaître le contenu des discussions.

Elle s'efforça d'adopter un ton indifférent.

— C'est la nouvelle stratégie de l'état-major ?

Guermann fronça les sourcils.

— Disons que c'est une initiative de ma part pour améliorer nos relations avec les Terriens.

D'un signe de tête, Samiva indiqua qu'elle comprenait. Si on voulait éviter que les Terriens ne restent « neutres » en cas de révolte populaire, il fallait opérer un rapprochement, d'où l'importance de chouchouter la fille.

— Je ne te savais pas si diplomate, fit la fad'i.

Guermann lui jeta un bref coup d'œil, hésitant entre l'envie de laisser resurgir l'ancien major Thie au visage de marbre et une attitude justement plus « diplomate ». Ce fut cette dernière qui l'emporta. Guermann se permit même de montrer une certaine lassitude.

— J'aimerais en savoir plus sur les Terriens, Sam, sur leur façon de penser, sur la façon dont ils nous voient... C'est une mission très spéciale dont sera chargée l'escorte de la fille.

— Et tu veux que... moi ?

Cette fois, elle n'avait nulle envie d'ironiser. Guermann acquiesça.

— À la façon dont cette fille te regardait, Sam, je suis sûre que tu pourrais devenir son amie. Tu peux être si aimable quand tu t'y mets...

Il usait de la plus basse flatterie. Pourquoi se donner tant de mal alors qu'un ordre aurait suffi ? Il avait besoin de sa bonne volonté, bien sûr. On ne devient pas l'amie d'une étrangère contre son gré. D'autant plus qu'il ne s'agirait pas d'une mission officielle, puisque l'état-major n'était manifestement pas au courant...

En toute autre circonstance, Samiva se serait dérobée – elle haïssait autant la douceur de Guermann que son habituelle attitude hautaine. Mais, cette fois, elle ne pouvait refuser. Quand donc disposerait-elle d'une pareille occasion d'approcher les Terriens ?



FRANCINE PELLETIER...

... est née à Laval en 1959. Après des études en enseignement du français à l'UQAM, elle publie, à partir de 1983, de nombreux textes de science-fiction, d'abord en revue, puis en anthologies et collectifs. Elle a publié plus d'une quinzaine de romans pour jeunes adolescents, mais ce sont ses œuvres pour le grand public qui ont obtenu le plus de reconnaissance. En 1988, son recueil *le Temps des migrations* recevait le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois pour la nouvelle «La Petite Fille du silence», puis le prix Boréal du meilleur livre de l'année. Les deuxième et troisième tomes de sa trilogie «Le Sable et l'Acier» ont à leur tour reçu le Grand Prix 1999. De plus, *Samiva de Frée*, le deuxième volume de cette trilogie, a reçu le prix Boréal 1999 ainsi que le prix Aurora du meilleur roman de la science-fiction canadienne.

SAMIVA DE FRÉE
est le vingt-deuxième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mars 2010
pour le compte des éditions



« QUELLE INTENSITÉ DANS CETTE ÉCRITURE ET CHEZ LES PERSONNAGES. FRANCINE PELLETIER MAÎTRISE SUPERBEMENT L'ART D'ÉCRIRE, SUFFISAMMENT POUR DEVENIR [...] UNE GRANDE ÉCRIVAINNE. »

L'ASFFQ

Issabel de Qohosaten

Nelle a quitté Vilvèq pour chercher une réponse à ses questions ; elle se retrouve confinée dans une chambre de la maison de Touquertes, sur la planète Sarion.

Samiva a tenté de percer l'énigme des origines de son peuple ; devenue Mémoire de Frée, elle n'a toujours pas découvert le fin mot de l'histoire.

Mais voici que Samiva devient garde du corps de la jeune Terrienne. Or, ces deux femmes, que tout oppose, devront bientôt mettre en commun leurs efforts afin de relancer leur quête respective.

Aux prises avec des tribus d'hommes sauvages, poursuivies par les Tueurs Noirs, Nelle et Samiva rencontreront finalement, au cœur du grand désert de la Désolation, celle qui unira sa propre quête à la leur en les menant à la mythique cité de Queue-Satan...

Le Sable et l'Acier : une trilogie aux personnages inoubliables, dont *Issabel de Qohosaten* est le dernier volume dans lequel se dévoilent tous les mystères.

TEXTE INÉDIT



14,95 \$

9 782896 153404

Extrait de la publication 8,90 € TTC

